

LINGUISTIQUE OU THÉORIE DU LANGAGE, GÉNÉRICITÉ DES CONCEPTS ET AXIOMATISATION DES DOMAINES

Didier SAMAIN

CNRS « Histoire des Théories Linguistiques »
& Université Paris-Diderot)

RÉSUMÉ

L'article se propose de définir l'enjeu exact de ce que Bühler appelle la théorie du langage et souligne son lien avec la notion de crise telle qu'elle est thématisée par l'auteur dès 1927. La Sprachtheorie doit en effet être considérée comme une encyclopédie des sciences du langage, au sens d'une mise en ordre des savoirs et des disciplines. Comme le montre le modèle instrumental du langage (Organonmodell), ces savoirs sont toujours conçus comme complémentaires. Par conséquent, quoique la spécificité des thèses de Bühler soit indéniable, c'est dans cette volonté axiomatique qu'il faut en chercher la véritable originalité car ce rapport méta-discursif aux savoirs, dont chacun reçoit ainsi sa Systemstelle dans l'axiomatique, ne se retrouve pas chez les auteurs voisins. On trouve ainsi chez lui une réflexion déjà bien développée sur la notion de modèle et sur les conséquences épistémologiques qui en résultent.

ABSTRACT

The paper tries to define the exact meaning of what Bühler names the theory of language and emphasizes its connexion with the notion of crisis as the author brings it up as soon as 1927. Actually, the Sprachtheorie must be considered as an encyclopaedia of language sciences in so far as its aim is to organize knowledges and disciplines. As the Organonmodell shows it, Bühler always understands theses knowledges as complementary. So, though the specificity of Bühler's theories cannot be denied, their actual originality lies rather in their axiomatic orientation, for such a metadiscursive relationship to knowledges, every of which finds so its Systemstelle in the axiomatic, cannot be found in similar authors. We can then find in Bühler yet well developed thinkings about the notion of model and the resulting epistemological consequences.

1. LINGUISTIQUE ET SPÉCULATION

Soit la proposition *l'objet de la linguistique est la description des langues*. Cette proposition est triviale. Et pourtant le terme de *linguistique* a été forgé pour en affirmer la trivialité. En fait cette proposition n'est ni analytique, ni définitoire. Elle est disciplinaire.

Rappelons sommairement les faits. L'histoire moderne de la grammaire (disons depuis Port-Royal) oscille entre un impératif exigeant de taxinomie, proportionné à l'accroissement rapide du savoir empirique, et une reprise ou un dépassement spéculatif, qu'illustre déjà la double signature de la *Grammaire Générale et Raisonnée*¹. En ce qui concerne le terme en question, son histoire est liée à ce qui s'appellera au 19^{ème} siècle la grammaire historique et comparée. Il se voudra alors à contre courant de la grammaire générale, signalant un retour programmatique à la sémasiologie, à la taxinomie, à l'empiricité des observables². Alors, bien sûr, à partir des observables, on va se livrer à des reconstructions parfois hasardeuses, solliciter des postulats supplémentaires, tel celui d'uniformitarisme sans lequel l'idée même de reconstruction serait dépourvue de sens. Mais l'objectif reste la taxinomie des formes, fût-elle élargie.

Que ce programme n'ait jamais été véritablement rempli importe peu. Mais il ne faudrait pas oublier, maintenant que le terme de *linguistique* a quasiment perdu toute signification technique, que l'expression *linguistique générale*, qui réunissait dans une seule formule l'enjeu de la grammaire générale et le programme de la grammaire comparée, était à l'orée du 20^{ème} siècle quasi oxymorique. Au reste le CLG se distingue surtout par son caractère programmatique et, dans le détail des pratiques, cette reprise spéculative de la taxinomie n'a pas plus cessé au 19^{ème} siècle qu'au cours des deux siècles précédents³.

¹ Si Arnaud apporte à la *Grammaire Générale et Raisonnée* son substrat cartésien, Lancelot, qui enseignait aux Petites Écoles de Port-Royal, est notamment l'auteur d'une *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine* aux multiples rééditions, chaque fois plus volumineuses à mesure que la collaboration avec Arnaud devenait plus sensible.

² J'ignore la date exacte d'apparition du terme. Pour Denis (*Einleitung in die Bücherkunde*, 1778) la *Linguistik* fait partie de la philologie avec la rhétorique, la poétique et l'histoire littéraire, et contient la glossologie, la graphie, la grammaire et le vocabulaire. Denis lui consacre (§ XLVI, p. 366-379) un chapitre surtout constitué d'un listage un peu hétéroclite des travaux antérieurs, allant des grammairiens anciens jusqu'à la grammatisation contemporaine des langues non-européennes, en passant par Port-Royal. Mais cette dimension taxinomique paraît d'ores déjà constitutive de la notion.

³ Les clichés sur le « positivisme » du 19^{ème} siècle ont la vie dure. Même chez les néogrammairiens, la réflexion « généraliste » est loin d'être absente. Simplement elle

Le sort du couple sujet/prédicat⁴, introduit par les Messieurs dans le champ de la grammaire en fournit une bonne illustration. Issu d'un autre champ, ce couple s'est peu à peu détaché de l'observable taxinomique, donnant en particulier naissance à la distinction entre sujet « grammatical » et sujet « logique » (ou « psychologique »), le plus souvent pour formaliser le couple thème-rhème. Chez les contemporains de Wegener ou Bühler, c'est le cas de Steinthal, Sütterlin, Sechehaye et bien d'autres. Plus significative, car témoignant d'un affranchissement encore plus grand à l'égard de la taxinomie, mentionnons le livre que Jan Rozwadowski consacre en 1904 à la formation des mots, et dans lequel on trouve des analyses voisines de celles développées plus tard tant par Bühler que par les théoriciens de la Gestalt. Chez Rozwadowski, plus question de sujet et de prédicat, mais de ce qu'il appelle la *loi d'articulation binaire*, selon laquelle toute représentation (*Vorstellung*) (p. 27-28) est composée de deux parties, l'une identifiante, l'autre différenciante. Toute dénomination, dit l'auteur, s'opère par une marque, qui différencie l'objet sur un fond d'identification. Des propos qui sembleront familiers aux psychologues, voire qui évoquent certaines analyses de la *Sprachtheorie*. Et cela d'autant plus que le même raisonnement s'applique aux sons, aux mots construits, aux propositions, aux catachrèses, etc. Il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans le détail. Ces quelques remarques suffiront à montrer que si les filiations psychologiques et philosophiques de Bühler sont bien documentées, en ce qui concerne les linguistes, non seulement Bühler leur emprunte du matériel documentaire, en particulier à Brugmann, mais, s'agissant des thèses générales, il intervenait en outre en terrain déjà exploré. On aboutit en effet chez le *linguiste* Rozwadowski à des schémas binaires voisins de ce qu'on trouve chez Wegener ou Bühler, concernant notamment ce rôle de la complémentation qui intervient sur un arrière-plan éventuellement constitué de mémoire ou d'interaction sociale. Bref, s'y esquisse cette généralisation de la notion de contexte que Wegener appelle la *situation*, que Bühler appelle un *champ*, et qui correspond dans le métalangage de la Gestalt à l'opposition entre figure et fond. Nous sommes en 1904, mais on pourrait remonter plus haut. On songera par exemple à deux textes de Bréal, l'un de 1868 sur « les idées latentes du langage », l'autre de 1884, intitulé « Comment les mots sont classés dans notre esprit », qui développent une théorie contextuelle et sociologique de la signification. Rien de nouveau donc sous le soleil du contexte quand Bühler y prend langue. Les vraies questions sont ailleurs. Difficile en effet dans ces conditions de ne pas se poser une question : dans quelle mesure les notions de *pertinence abstractive*, *aperception*, *phonologie*, *forme* (vs. « fond »)

s'inscrit toujours dans une perspective historique et sémasiologique. Une perspective que le CLG élargit mais n'abandonne pas.

⁴ Cf. Sériot & Samain (éds.), 2008.

sont-elles des métalangages structurellement équivalents, ou du moins intertraduisibles ?

Une remarque par ailleurs. Ces extensions spéculatives sont donc bel et bien fréquentes, mais elles ne sont pas strictement nécessitées par des impératifs de taxinomie. — On songera à ce qu'Auroux appelle la *grammaire latine étendue*, dont on ne citera qu'un seul exemple, qui a l'avantage d'associer proximité historique et distance typologique : la *Grammaire Basque* de P. Lafitte (2004[1944]), qui reste à ce jour la grammaire basque francophone de référence, et utilise des catégories *a priori* aussi impropres que celles de nominatif et d'accusatif. *Pur si mueve !* La possibilité du mouvement se démontre en marchant. L'auteur est *euskaldun* natif, et on peut donc par ailleurs apprendre une langue ergative avec des outils forgés pour le latin. N'en déplaise à Popper, la taxinomie grammaticale est bien une science empirique et elle ne connaît pas, dans l'absolu, le bonheur de la falsification. Il ne s'agit pas bien entendu de nier tout retour des données sur la modélisation, mais de prendre acte du fait qu'une taxinomie bien documentée ne connaît que des outils, des métalangages de classification, plus ou moins commodes. Par quoi ces extensions sont-elles dans ce cas induites ? La thèse ici défendue est qu'elles viennent du contact avec d'autres champs disciplinaires, la philosophie d'abord, puis, à mesure qu'elle a commencé à se constituer en champ autonome, de la psychologie. À l'inverse, la grammaire ne peut par ses propres moyens aller au-delà de la taxinomie des observables, corrélér par exemple les formes à des représentations mentales, ou à des contenus informatifs ou encore aux performances de locuteurs concrets. Dans ces conditions, force est d'en conclure que la *Sprachtheorie n'est pas une linguistique*. Sans doute, dira-t-on, parce qu'elle n'a pas accès aux sources primaires, qu'elle emprunte sa documentation. Mais dans la perspective ici adoptée, ce trait à lui seul ne serait pas dirimant. *Bühler n'est pas linguiste parce que son objet n'est pas d'ordre taxinomique*. La distribution sémantique entre *linguistique* et *théorie du langage* dans la *Sprachtheorie* est au demeurant significative et il n'y aucune raison de ne pas prendre l'auteur à la lettre lorsqu'il suggère de « jeter un coup d'œil à ce que les linguistes peuvent nous apprendre » (Bühler, 1934, 221 ; 2009, 349)⁵.

⁵ En ce qui concerne la distribution des termes *Sprachtheorie*, *Linguistik*, *Sprachforschung* chez Bühler, cf. les entrées *linguistique* et *science du langage-théorie du langage* du glossaire de la traduction française (p. 641, 656). Voir aussi ST, 86 & TL, 183 ; ST, 221 & TL, 349 ; ST, 312 & TL, 464.

Dans la suite de l'article, la convention suivante est adoptée : ST (*Sprachtheorie*) désigne l'édition allemande de référence (1934), TL (*Théorie du langage*), sa traduction française (2009). Quant à *La Crise de la psychologie* (1927), fréquemment citée dans ce travail, elle a bénéficié il y a peu (2000) d'une réédition en allemand ; qui se contente de reprendre le texte brut original mais en modifie la pagination. Les paginations des deux éditions seront donc indiquées sous la forme (1927, x ; 2000, y).

En quoi consiste ce travail de *théorie du langage* alors ? Non seulement il n'est pas d'ordre taxinomique, mais il n'est même pas certain qu'il faille prioritairement le chercher dans un contenu. L'orientation « pragmatique » de la *Sprachtheorie*, et en particulier la place qu'elle accorde à la réception, trouve en effet des précédents immédiats dans les œuvres de Gardiner (1932) et de Wegener (1885)⁶. Toutefois, en dépit de problématiques très voisines, on perçoit une différence discrète mais récurrente entre Bühler d'un côté, Wegener et Gardiner de l'autre, qui tient à la plus grande généricité des propositions de Bühler. Ainsi lorsque ces deux auteurs évoquent le rôle de la situation (celle-ci incluant l'arrière-plan culturel), ils le font généralement par le biais d'un exemple. En termes bühleriens, cela se traduit d'un seul mot : *Feld*, « champ ». La sympathie, dit encore Wegener (1991, 68), « est le prérequis le plus fondamental de toute compréhension du langage. Sans cela, aucune mère ne comprendrait les pleurs de son enfant comme un appel ». Bühler n'a pas besoin d'un tel concept de sympathie. Pas plus qu'il n'évoque de motivations égoïstes ou altruistes comme le fait Wegener dans les pages où apparaît cet exemple. Parce que, chez lui, un concept *générique* d'intentionnalité dispense d'en passer par ces « accidents » concrets⁷. Voici un dernier exemple qui sera pris hors langage et qui nous resservira. Dans des contextes il est vrai un peu différents, nos deux auteurs comparent le fonctionnement du langage au mouvement « automatique » des doigts du pianiste. Mais Wegener évoque cette mécanisation dans une perspective typiquement génétique. Ce qui est initialement lent et conscient chez l'apprenti, écrit-il (*ibid.*, 73), devient avec la pratique progressivement inconscient et automatique. Il en va de même de tous les savoir techniques dont l'inconscientisation assure la rapidité. La comparaison avec des remarques, à certains égards analogues, qu'on trouve dans la *Sprachtheorie* est instructive. On ne trouve en effet aucune tentative de décrire une genèse objective chez Bühler, qui consacre en revanche plusieurs pages sensiblement plus techniques (ST, 265-268 ; TL, 406-410) à la distinction entre mouvement « guidés » (*geführt*) et mouvements « balistiques » (ceux qui correspondent aux mouvements « automatiques » de Wegener). Ceci nous conduit à une première conclusion en forme d'interrogation : la *théorie du langage* n'est pas une *linguistique* puisqu'elle porte sur des modes de rapport langagier au monde et non sur la taxinomie

⁶ Pour ce qui suit cf. Samain, « Wegener, Gardiner, Bühler. Qu'appelle-t-on *pragmatique* ? ». Colloque international *Anton Marty et Karl Bühler, philosophes du langage*, Genève, 10-11 septembre 2010. *Actes à paraître*.

⁷ Dès la *Crise de la psychologie*, les rapprochements opérés par Bühler entre comportements animaux et humains, lui permettent en effet d'introduire, dans le cadre d'un behaviorisme modéré, des notions génériques de sens et d'intentionnalité qui ne soient pas définies par des contenus psychologiques ou conceptuels. Cf. aussi ses observations sur la trophallaxie dans la *Sprachtheorie* (ST, xxv ; TL, 65-66) et l'entrée *guidage* du glossaire de l'édition française (TL, 625-626).

raisonnée des formes. Mais ce n'est pas davantage une théorie des performances concrètes, car les concepts utilisés sont sans doute trop génériques pour remplir cet office. Alors, évidemment, la question se pose de savoir ce que peut bien être une théorie générique du rapport langagier au monde. Ou pour dire les choses plus directement : de quoi la théorie du langage est-elle donc la théorie ? Pour y répondre, quelques éléments de contextualisation vont nous être utiles.

2. LES CHAMPS DISCIPLINAIRES

Nous allons pour ce faire parcourir rapidement le paysage disciplinaire et traiter cette question en deux temps. (1) Même très sommaire, l'image ainsi obtenue suffit en effet à révéler un trait essentiel : l'ensemble des savoirs sur le langage, non seulement ne forme pas un champ unifié, mais ce défaut d'intégration est à la date perçu comme tel. En langage bühlerien, cela pourrait même s'appeler une *crise*. Lequel Bühler y répond de manière programmatique dès 1927 dans *la Crise de la psychologie*, en tentant d'organiser ces savoirs et ces disciplines⁸. Quelques années plus tard, la *Sprachtheorie*, qui convoque l'essentiel des savoirs sur le langage, répondra à un enjeu semblable, mais plus ambitieux et plus abouti. Cette *Théorie du langage* peut et doit être considérée comme une encyclopédie des sciences du langage, en entendant par là, non une *summa scientiarum*, mais, précisément, une mise en ordre, voire en système, des savoirs et des disciplines.

Par ailleurs, et nous allons retrouver ici cette généricité des concepts dont il était à l'instant question, il s'agit pour Bühler d'assurer à ces savoirs une *Systemstelle*, un emplacement dans le système. Nous y reviendrons dans un instant, mais nous verrons qu'il s'agit en outre d'en assurer l'intertraduisibilité. Que Bühler rejette le physicalisme est une chose, il reste qu'il s'est efforcé à sa manière de construire le lexique d'un langage unifié de la science, au point qu'on est un peu tenté d'y voir un phénomène de lieu et d'époque. Sans même évoquer le Cercle de Vienne, on se demande en effet si la quasi simultanée entre la *Sprachtheorie* et le projet terminologique wüsterien⁹ est le simple fruit du hasard. Il fallait une accumulation de savoirs

⁸ Cf. par exemple §9.5 (1927, 102-104 ; 2000, 125-128), où Bühler en appelle à l'*Intimität des Mitmachens*, propre au savoir de la femme de chambre, distinct et complémentaire de celui de l'historien. « Le but ultime et l'horizon de la psychologie en tant que science doivent être tels que tous les propositions justes [...], quels qu'en soit l'auteur et la façon dont elles sont obtenues, reçoivent [...] une place systématique [*Systemstelle*] dans la science psychologique. » (1927, 102).

⁹ L'*Internationale Sprachnormung in der Technik* (1931) de l'ingénieur viennois Eugen Wüster est considérée comme la source de la terminologie moderne. Wüster était par ailleurs un espérantiste convaincu, ce qui n'est sans doute pas non plus à négliger. Un

empiriques, et aussi l'émergence de nouveaux savoirs, en cours — en cours seulement — de disciplinarisation. Quoi qu'il en soit, ce langage unifié, ou cette interlangue comme disent les terminologues, sera abordé en (2).

1. Quelques remarques pour commencer sur la *Systemstelle* et la configuration disciplinaire. C'est peu dire qu'il n'y a pas, au début du 20^{ème} siècle, de champ unifié des sciences du langage : de quelque côté qu'on se tourne, philosophie, linguistique, ou psychologie expérimentale naissante, on aurait bien du mal, en matière de langage, à découvrir quoi que ce soit qui ressemblerait à un paradigme. Ces disciplines empruntent l'une à l'autre, elles empiètent l'une sur l'autre, parfois de manière ouvertement conflictuelle. — Entre philosophie et psychologie, la guerre déclarée par Hegel à la psychologie empirique avait repris de plus belle depuis que des chaires de philosophie commençaient à être « occupées » par des représentants de la psychologie expérimentale. Entre logique et grammaire, les relations n'ont jamais été harmonieuses. Et ainsi de suite. A l'intérieur même de chaque discipline, on serait tout aussi en peine d'identifier un paradigme dominant. Pour ne prendre que celle que l'auteur de ces lignes connaît le moins mal (sans avoir le sentiment que les choses soient fort différentes ailleurs), s'affrontent en « linguistique » les comparatistes, les dialectologues, les néo-humboltiens, une grammaire générale toujours vivante, à quoi s'ajouteront bientôt les structuralistes, les behavioristes, sans oublier le rapport ambigu que la plupart de ces chercheurs entretiennent avec la philologie¹⁰. L'emploi du pluriel est ici préférable, car aucune de ces sous-disciplines n'est elle-même homogène. Il est à mon sens significatif que la seule chose que Bühler retienne réellement du CLG soit son souci de délimitation disciplinaire. Mais sa démarche est différente : ni réduction méthodologique, ni extension géographique, l'axiomatique de Bühler pose cette diversité comme un donné initial qu'elle se propose d'articuler.

Comme on vient de le voir, cet objectif est explicite dès *La Crise de la psychologie*, où apparaissent nombre de concepts développés dans la *Sprachtheorie*, mais ils le font dans un contexte argumentatif en partie effacé dans l'ouvrage de 1934. Voyons un peu. Pour comprendre les phénomènes « sémantiques », dit Bühler (1927, 43-44 ; 2009, 63-64), il faut les aborder du point de vue du comportement (*Benahmen*), mais recourir aussi aux notions de guidage (*Steuerung*), et de compréhension (*Verstehen*). Trois

colloque international consacré à son œuvre a été organisé à Paris en février 2006 par Danielle Candell, Didier Samain et Dan Savatowsky.

¹⁰ En pleine polémique autour des lois phonétiques, le besoin de reconstituer un champ disciplinaire perçu comme éclaté trouve dès la fin du siècle précédent une belle illustration dans l'*Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft* (1884-1889), l'éphémère revue de Techmer, dont le premier numéro s'ouvre par un portrait de Humboldt... On y trouve les signatures les plus illustres de l'époque, et les plus diverses : néogrammariens, humboldtiens, dialectologues, représentants de la phonétique expérimentale naissante, etc.

notions qu'il s'efforce d'associer à trois approches de la psyché : *behaviourisme*, *Denkpsychologie*, *Geisteswissenschaft*. Il y a trois aspects dans le langage, dit-il encore (1927, 56-62 ; 2009, 80-83) : *Benennen*, *Erlebnis*, *Werk*. Comment en tirer une science unitaire ? L'erreur a été de vouloir appréhender le langage sous un unique aspect : Wundt sous l'angle de la *Kundgabe*, Marty sous l'angle de la *Beeinflussung*, les logiciens sous celui de la *Darstellung*. En revanche, si on les prend tous les trois en compte, on obtient, dit-il, un « système trinaire de coordonnées ». Le lecteur reconnaîtra dans ce système de coordonnées l'une des sources de ce qui, dans le contexte plus axiomatique qui caractérise la *Sprachtheorie*, deviendra l'*Organonmodell*. Et ceci nous montre s'il était besoin qu'il ne faut pas plus surévaluer la nouveauté de ce texte *du point de vue du contenu notionnel des thèses*, qu'en sous-estimer l'originalité épistémologique. Dans son contenu, l'*Organonmodell*, le « modèle instrumental », fait en effet directement suite à Gardiner qui dit très simplement (1932, 62) que « speech [...] is quadrilateral : speaker, listener, words, things ». Mais ce rapport métadiscursif aux *savoirs*, dont chacun reçoit ainsi sa *Systemstelle* dans l'axiomatique, et non plus seulement à l'empiricité immédiate, est un trait caractéristique de l'épistémologie de Bühler qu'on ne retrouve aussi nettement chez aucun contemporain¹¹.

Du point de vue phénoménologique, ajoute Bühler (1927, 62 ; 2000, 83), les deux premiers points de vue sont regroupés sous la rubrique des signes indiciels (*Anzeichen*) alors que la *Darstellung*, la représentation, relève des signes organisateurs. Ceci correspond à la distinction entre déixis et dénomination, ainsi qu'à un autre couple sur lequel on reviendra : la *connexio rerum* et l'*ordo rerum*. Pas plus dans *La Crise* que dans la *Sprachtheorie*, ces notions ne se correspondent strictement, mais une chose est claire : Bühler s'applique à les corrélérer à des théories et des disciplines. On sera d'autant plus tenté de voir dans cette attitude une matrice méthodologique de la *Sprachtheorie* que ce problème de l'organisation du savoir disponible fait l'objet d'un texte de 1932, *Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile*, qui énumère les « points de vue » sous lesquels on peut considérer le langage (1932, 96-97), points de vue qui, dans l'*Axiomatique* de 1933, deviendront les *Grundaspekte*, les aspects fondamentaux, et en 1934 les « idées régulatrices » (*regulative Forschungsideen*), par référence tout à la fois à Kant et à Whewell. Dans ces conditions, il devrait au moins être clair que le modèle instrumental n'est pas un listage de fonctions à la Jakobson. Il représente d'abord l'espace tridimensionnel du signe, relation au monde, au locuteur, à l'auditeur. Et il rassemble simultanément les points de vue fondamentaux, des *points of view* à la Whewell, lesquels expriment, en dernière instance, des traditions.

¹¹ Cf. Samain 2005 & 2010.

Poursuivons. Peu importe comment l'information est obtenue, pourvu qu'elle reçoive une *Systemstelle* dans la science psychologique nous dit Bühler (cf. ci-dessus, note 8). Utilisons aussi le savoir de la femme de chambre, du poète et de l'historien, en esquisant les contours d'une cognition fondée sur le geste et la contiguïté, sur l'*intimité* qu'apporte la participation, distincte de celle construite par la conceptualisation. En lisant ces lignes, les théoriciens actuels de la cognition située se trouveront sans doute en terrain familier. À juste titre. À cela près toutefois qu'il n'est jamais question chez Bühler d'alternative, et encore moins d'un quelconque changement de paradigme. Ces propos sont au contraire la manifestation d'un principe récurrent chez lui, à savoir le principe de non exclusion. Quand Bühler utilise un modèle, mettons la conception pragoise du phonème, il en utilise simultanément un autre, en l'occurrence une conception gestaltiste du phonème¹². Mais la Gestalt n'invalide pas la théorie des traits distinctifs. Et si la phrase est par exemple une gestalt, l'existence de structures purement additives, la simple coordination par exemple, sert à Bühler d'argument pour invalider toute tentative d'exprimer l'ensemble des processus langagiers en termes de structururations molaires (ST, 315-318 ; TL, 468-473).

Sans multiplier les exemples, restons-en à la Gestalt. Ce que Bühler reproche à l'école de Berlin est son monisme épistémologique : les Berlinoises auraient surévalué l'importance des critères géométriques en négligeant le rôle des facteurs externes et du sujet. L'idée de structure, dit-il dans *La Crise* (1927, 121 ; 2000, 145-146), a représenté une étape libératrice, mais tout ne peut être interprété en termes de structures, en ignorant qu'il existe des cas de *systemfremde Steuerung*, de guidage exogène au système, en négligeant l'épaisseur temporelle des comportements. L'action, dit-il dans *Sprachtheorie* (ST, 56 ; TL, 143), est un concept historique. En ne voyant dans les événements que des faits déterminés par le système, la Gestalt aurait en particulier fait l'impasse sur le caractère finalisé des comportements. Et ainsi de suite. Certes, il y a cette visée d'intégration disciplinaire. Mais nous voyons qu'on touche ici simultanément à quelque chose de plus générique, qu'il est permis d'appeler un *principe de complémentarité*. À côté des systèmes ternaires (l'*Organonmodell*, le modèle instrumental) ou quaternaires (le système des quatre champs) qui sont effectivement corrélables à des répartitions disciplinaires, on trouve aussi chez Bühler un principe de complémentarité binaire, qui ne se cristallise pas dans un schéma ou une axiomatique particulière. — Exemple de complémentarité non disciplinaire, le couple mouvement guidé/mouvement balistique évoqué précédemment, sur lequel on reviendra.

2. Venons-en pour le moment à la deuxième réponse que Bühler apporte à l'hétérogénéité des savoirs et des disciplines, en l'occurrence un

¹² Cf. Albano Leoni, 2009 et à paraître.

impératif de *traductibilité*, également formulé dès 1927. Il y a, dit-il par exemple (1927, 65 ; 2000, 87), un abîme infranchissable entre l'amibe et l'homme, et cependant l'un et l'autre peuvent être observés selon les concepts communs d'événement (*Geschehen*) réglé de manière holistique (*ganzheitsgerecht*) et pourvu de sens (*sinnvoll*). Nous avons affaire à des relations de *structure*, de *sens* et de *but*. La référence à Uexküll dans la *Sprachtheorie* relève d'un enjeu similaire¹³. Il ne s'agit ni de physicalisme, ni de phénoménisme, mais d'introduire les notions de sens et d'intentionnalité sans faire référence à des contenus de conscience, ou à des contenus logiques¹⁴. La terminologie utilisée en témoigne : le choix de *Darstellung* plutôt qu'*Aussage*, « proposition », et surtout que *Vorstellung*, qui désigne la représentation mentale. De même que le remplacement de *Beeinflussung*, qu'on trouve chez Marty, par *appel* ou guidage (*Steuerung*), afin, écrit Bühler (1927, 65-66 ; 2000, 87-88), de

« ramener à une seule formule l'influence réciproque et finalisée du comportement des participants d'une communauté animale ou humaine. [...] Il y a aussi des guidages dans les systèmes inertes. On peut aussi en déterminer la présence et les orientations sans qu'il soit besoin de formuler d'emblée des hypothèses déterminées sur l'être qui guide. Et rien n'empêche d'employer ce concept de la même façon à propos du comportement et du vécu. »

Nous avons un appareil de sens, dit-il encore (1927, 79 ; 2000, 102), en l'occurrence le *sens de l'équilibre*. Ce *Sinn* est un appareil de guidage typique, mais ce qu'il guide, ce sont des mouvements corporels. On se permettra de le répéter, il ne s'agit pas de physicalisme. Le sujet ne disparaît pas, bien au contraire, mais il s'agit d'un sujet phénoménologique ou transcendantal. Le sens ne disparaît pas, bien au contraire, mais la sémantologie n'est pas plus une sémantique que la théorie du langage n'est une linguistique. Le *Sinn* sémantologique n'est ni logique, ni mental, c'est un principe cybernétique permettant la constitution d'une interlangue¹⁵.

Cette volonté de rendre compte du comportement de l'homme et de l'amibe, de la communication verbale ou non verbale, induit un changement de statut logique des concepts, qui cessent d'être des outils de la taxinomie, désignant des réalités empiriques immédiates, pour devenir des concepts fonctionnels et génériques, susceptibles de transcender l'hétérogénéité des disciplines et d'assurer l'intertraduisibilité des métalangages. C'est là probablement un trait constitutif de la *la Crise* et, bien plus encore, de la *Sprachtheorie*. En témoigne l'extension que Bühler y fait subir au concept de champ, dont il attribue l'origine aux travaux de Hering sur la perception des contrastes colorés, travaux qui, dit-il (ST, 154 ; TL, 267), ont montré que

¹³ Cf. notamment TL, 108, note 1.

¹⁴ Bühler, 1927, 63-68 ; 2000, 85-90.

¹⁵ Cf. ci-dessus notes 7 et 9.

« l'impression fournie par chaque tache de couleur sur une surface est influencée par le "champ environnant" de cette tache ». Toutefois, ainsi qu'on l'a vu plus haut, il en généralise considérablement le principe, en définissant comme champ tout environnement par lequel un signe quelconque prend signification. On peut formuler de la sorte le fonctionnement d'un mot dans une phrase, mais aussi celui d'un signe ou d'un message dans un environnement social. Ou dans un environnement cognitif : dans le rapport entre souvenir et perception, l'ancien (le souvenir) fait office de champ au nouveau (la perception). Mais ceci vaut aussi pour le comportement animal, vaut aussi pour le fonctionnement d'une pièce d'une machine. Il est clair à ce stade que le « champ » n'est pas un concept taxinomique.

Et ceci n'est pas sans effet. S'intéresser à la vieille question grammaticale de la déixis n'a rien en soi d'original. Il est plus instructif de comparer le traitement qu'en fait Bühler à celui, beaucoup plus classique, de Benveniste. Tout le monde connaît la thèse de Benveniste : les déictiques seraient des mots-jokers définis par la situation de parole, c'est-à-dire par rapport à la triade *moi-ici-maintenant*. Il est bien sûr légitime de rapprocher cette triade de l'Origo bühlienne ; à cela près que cette dernière n'est pas géométrique comme chez Benveniste, mais matérialiste, qu'elle se fonde sur ce que Bühler appelle *l'image corporelle tactile*, c'est-à-dire une appréhension physique et située du corps propre¹⁶.

Ce n'est toutefois pas ce point, essentiel, qui sera développé ici. Mais le fait que, chez Bühler, la distinction entre déixis et nomination *n'est pas* sémantique. Ce que nous dit Bühler, c'est que la dénomination opère dans le champ *syntagmatique*. — Qu'est-ce qu'un champ *syntagmatique*¹⁷ ? Prenons, dit-il (ST, 180-187 ; TL 300-309), une portée musicale ou une carte de géographie. Si nous inscrivons une note sur la portée, si nous dessinons une rivière sur la carte, il nous faut respecter des règles de syntaxe (la clef de la portée, l'échelle de la carte). Le signe et son environnement sont dans ce cas en rapport de corrélation réciproque, *syntagmatique*. Si en revanche nous dessinons une petite église sur notre carte, alors il s'agira d'un symbolisme hétérogène à l'environnement. Ce signe, qui nous dit seulement : « là il y a quelque chose », est *deictique*. Ici réside, selon Bühler, la différence entre dénomination et déixis : elle n'est pas sémantique, ou si on veut ontologique, elle tient d'abord, voire exclusivement, au rapport *fonctionnel* qu'un signe entretient à son environnement. *Ordo rerum* d'un côté, *connexio rerum* de l'autre. Ce qui explique que Bühler voie dans l'anaphore une forme de déixis¹⁸. Ce qui explique aussi qu'il ait pu formuler l'hypothèse, aujourd'hui

¹⁶ Cf. *image corporelle tactile* (TL, 639-640).

¹⁷ Cf. *champ syntagmatique* (TL, 625).

¹⁸ Cf. *référence rétrospective/référence prospective* (TL, 652-653).

empiriquement documentée, qu'existeraient des emplois « prodémonstratifs » (déictiques) des dénominatifs¹⁹. Une telle hypothèse est prescrite par le modèle utilisé, qui nous dit que la différence entre déictique et dénominatif n'est pas une propriété d'essence, un trait taxinomique, lié à la forme des unités comme chez Brugmann, ou à leur contenu sémantique comme le croyait Benveniste. Mais que c'est une question de *syntaxe* ou, si on préfère, de fonctionnement.

Il serait facile de convoquer d'autres exemples, par exemple le travail de 1918 sur la phrase (ou énoncé : *Satz*), dans lequel Bühler, reprenant les réflexions de J. Ries, en propose une définition fonctionnelle après avoir souligné l'échec des tentatives de délimitation formelle. Les exemples évoqués suffiront cependant à étayer le constat que le projet encyclopédique de Bühler aboutit à la construction de *concepts transversaux*, non taxinomiques. Pour des raisons de commodité terminologique, on s'abstiendra de les appeler *métalinguistiques*, car nous aurons besoin de cette notion dans un cadre plus technique. Souvenons-nous par ailleurs (*cf.* ci-dessus I) que la taxinomie ne permet pas par elle-même de construire une théorie des performances objectives.

Il nous faut maintenant revenir à cet autre aspect central, le fait que la *Sprachtheorie* se veuille une théorie de la cognition, du langage effectif, du rapport au monde. N'y a-t-il pas alors un hiatus entre la singularité des événements et la généricité des concepts ?

3. ÉPILANGUE ET MÉTALANGUE

Nous pouvons formuler le problème de la manière suivante. Il faut, d'une part, prendre acte des limites constitutives de la taxinomie, laquelle ne peut rien nous dire sur l'activité réelle de productions des énoncés, ni d'ailleurs sur le devenir des langues. Les linguistes connaissent bien du reste cette insistance très néogrammairienne de Saussure sur le fait que l'histoire empirique des langues est purement factuelle, qu'elle n'est pas interprétable. Nul phénoménisme de principe ici, mais ce constat néogrammairien que les formes ne conduisent jamais qu'à d'autres formes. D'autre part, ce que la taxinomie décrit, ce ne sont évidemment pas des réalités objectives mais des artefacts : *le mot, la phrase, le phonème*. En d'autres termes, même au plus près des observables, les objets dont elle traite ne sont jamais les choses mêmes mais toujours, inévitablement, des produits du métalangage. — La polémique sur la notion de dialecte qui opposa néogrammairiens et dialectologues tenait en partie à des conceptions différentes du rapport entre les choses et les modèles. Mais on acceptera aujourd'hui que *le concept de langue* est un concept très utile, mais que *la langue*, c'est un modèle, ça

¹⁹ *Cf. prodémonstratifs* (TL, 650).

n'« existe » pas. Ceci est tout aussi vrai des autres « niveaux » de l'analyse linguistique : *la phrase*, c'est un modèle, ça n'« existe » pas. *Le phonème*, c'est un modèle, ça n'« existe » pas. Et en ce qui concerne le phonème, Bühler laisse clairement entendre que le phonème de la phonologie pragoise ne relève pas de la connaissance immédiate, épilinguistique, du locuteur. Autrement dit, que le « phonème », c'est du métalangage²⁰. Moins encore que le principe taxinomique en soi, ce métalangage ne peut nous fournir d'informations sur l'activité verbale réelle. La « linguistique cognitive » veut marier la carpe et le lapin.

Les questions de Bühler portent quant à elles sur les conditions réelles d'émission et de décodage des signes. Certes Bühler fut membre du Cercle linguistique de Prague, mais ce n'est pas à Troubetzkoy qu'il a emprunté le concept de pertinence, déjà présent dans la philosophie autrichienne, et qui semble chez lui issu de la théorie du comportement. Celle qu'on trouve par exemple dans la fameuse analyse du comportement de la tique par Uexküll (1921[1909]). Entre ces approches et celle de la phonologie pragoise, la différence est qu'il n'y est pas question d'oppositions *in abstracto* au sein d'un système clos, mais d'identification *in praesentia* des signes pertinents. En d'autres termes, nous ne sommes pas très éloignés de l'opposition figure/fond. Mais attardons-nous un instant sur ce caractère *local* et *concret*. L'argument avancé par Bühler (ST, 283-284 ; TL, 428) contre l'interprétation différentielle du phonème est en substance son invraisemblance pratique, puisqu'elle présuppose la mise en œuvre d'un traitement combinatoire dont le coût ne serait guère compatible avec l'aisance avec laquelle nous identifions les signes. Ce n'est pas toutefois, loin s'en faut, le seul cas où Bühler oppose le traitement calculatoire lourd et la célérité du langage ou de la perception ordinaires. Certaines analyses de *la Crise de la psychologie* évoquent quasiment Palo Alto²¹. — Lorsque je vois deux passants dans la rue, écrit Bühler (1927, 85-86 ; 2000, 108-109), je peux dire s'ils sont ou non en contact, et de quelle nature est ce contact, par la simple perception de la covariance de leur comportement. Cette covariance peut recevoir une interprétation statistique, mais conclut-il, « l'appareil psychique [*seelisch*] humain d'un observateur humain effectue [cette tâche] plus rapidement et

²⁰ Cf. Albano Leoni, *op. cit.* Dans certains travaux (2000, 2007a, 2007b, 2011), j'utilise le qualificatif de « grammaire externe » pour désigner ces objets construits par le métalangage. Par « grammaire interne », je désigne par contraste les processus cognitifs réellement mis en œuvre par un locuteur ou un auditeur. Je défends dans ces travaux l'idée que ces deux « grammaires » ne sont ni homologues, ni peut-être même commensurables. Ce point sera réabordé *in fine*.

²¹ On songe à la célèbre « scène de la cigarette », extraite du film *Doris* tourné par Bateson et longuement analysée par Birdwhistel, qui met en évidence l'extraordinaire synchronisation qu'exige entre deux individus un geste aussi simple que de donner du feu à une femme. Ce travail a été présenté au public francophone dans le recueil qu'Y. Winkin a consacré au « collègue invisible » (Birdwhistel, 1970 ; Winkin, 1981).

plus élégamment qu'un calculateur compliqué » (1927, 86 ; 2000, 109). Nous retrouvons donc ici le même argument que celui avancé à propos du phonème : le calcul est court-circuité dans la perception ordinaire. C'est avec raison, ajoute-t-il un peu plus loin (1927, 97 ; 2000, 120), que la théorie ne pousse pas l'analyse jusqu'à chaque contraction musculaire en espérant qu'un esprit infini vienne ensuite réintégrer ce qui a ainsi été décomposé.

Que signifie dans ce cas le recours à la Gestalt ? L'enjeu n'est pas cette trivialité que le tout est plus que la somme des parties, mais de distinguer entre des formes d'immédiateté, dont les modalités ne sont d'ailleurs pas précisées plus avant par Bühler, et le détour analytique. En témoigne la critique que Bühler adresse au concept ehrenfelsien d'*Übersummativität*, auquel il reproche implicitement (ST, 257 ; TL, 396) de présenter un vice logique, puisqu'il recourt à une formulation arithmétique (« sommativité », ou parfois « additivité » en français) pour désigner quelque chose qui ne relève pas de la quantification. Je perçois chez mon interlocuteur, dit encore Bühler (1927, 96-97 ; 2000, 120-121), son caractère, sa souplesse ou sa rigidité. Des relations complexes, qui sont pourtant, dit-il, aussi simples que manger et boire. Il y a tout lieu de penser que cette comparaison avec des activités non symboliques, des praxis, n'est pas fortuite. N'oublions pas la femme de chambre et le savant :

« À proprement parler, les scientifiques parlent d'autre chose que ces personnes simples. Les aperçus approfondis sur la structure et les connaissances causales, en quoi le scientifique surpasse le profane, sont d'un autre ordre. L'intimité qui consiste à participer, à adresser la parole, à répondre, et interagir dans des situations de contact concrètes ouvre à la compréhension une profondeur spécifique à laquelle l'appareil conceptuel de la science ne parvient pas toujours. » (1927, 102 ; 2000, 126)

On en conclura que la différence entre calcul et gestalt se superpose chez Bühler à celle entre la modélisation et la tentative, au moins programmatique, de décrire des pratiques effectives. En intersection avec une répartition des champs disciplinaires, et illustrant au passage les conséquences de ce qu'on appelle si sottement aujourd'hui *la linguistique* (comme si on disait *la mathématique* !), nous percevons donc un *hiatus premier*, antérieur à celui qui distingue les savoirs sur le langage, en l'occurrence celui qui sépare les langues de leur métalangage.

Ce hiatus entre épilangue et métalangue n'est pas véritablement conceptualisé par Bühler, mais sa réflexion nous invite à nous poser des questions de ce type. Des questions qui, dans la perspective défendue ici, sont centrales dans les sciences humaines, et encore peu thématiques. Nul doute que sa préoccupation d'empiricité, de l'identification des signes en contexte l'ait conduit à des problématiques qui ne *peuvent pas* apparaître dans le champ proprement grammatical. Une théorie du langage effectif

s'appuie sur le savoir épilinguistique, et non sur les modèles construits par le métalangage, lesquels *ne sont pas* des schématisations de l'activité verbale. Il est toujours tentant par ailleurs d'attribuer tout et n'importe quoi à « l'époque ». On peut néanmoins penser que cette problématique émergente a sans doute été facilitée par une période de *crise*. Tant qu'il n'existe pas de psychologie expérimentale, il n'est ni nécessaire, ni sans doute possible, de distinguer entre grammaire externe et grammaire interne. Seul le développement d'une telle psychologie a permis de produire des hypothèses testables sur l'acquisition, en rupture aussi bien avec les données de la taxinomie qu'avec le savoir traditionnel sur la psyché. Le paradoxe du métalangage nous ramène donc à la question de l'encyclopédie. Et il est permis de se demander si cette leçon, la leçon de l'axiomatique, a bien été tirée. — En remplaçant les arbres de Porphyre par des connexions, ou la sémantique par l'interaction, le cognitivisme moderne a sans doute accompli un grand progrès. Mais Bühler, quant à lui, n'aurait pas conseillé d'abandonner les arbres de Porphyre. Il leur aurait au contraire donné une *Systemstelle* dans son axiomatique. Ainsi qu'aux connexions, bien sûr. S'il s'avère en revanche que rien ne saurait en définitive combler le hiatus entre les artefacts de la taxinomie et la réalité physique des échanges, on peut craindre par contre qu'en s'obstinant à étendre le champ de la grammaire, nos cogno-linguistes ne se soient lancés dans un nouveau travail de Sisyphe. Outre qu'il y perdra son latin ou sa grammaire, Achille n'est pas prêt à ce jeu de rattraper la tortue.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBANO LEONI F. (2009), *Dei suoni e dei sensi. Il volto fonico delle parole*, Bologna, Il Mulino.
- ALBANO LEONI F. (sous presse), « Karl Bühler et la physionomie acoustique des mots : les occasions manquées de la phonologie », *Actes du Colloque international Karl Bühler penseur du langage. Linguistique, psychologie et philosophie* (Paris, Collège de France, 29 et 30 avril 2009).
- BIRDWHISTEL R. (1970), *Kinesics and context. Essays on body motion communication*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- BRÉAL M. (1995), *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1868*. Introduction, commentaire et bibliographie par Piet Desmet et Pierre Swiggers, Leuven-Paris, Peeters.
- BÜHLER K. (1918a), « Kritische Musterung der neueren Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch* VI, 1-20.
- BÜHLER K. (1918b), *Die geistige Entwicklung des Kindes*, Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1927), *Die Krise der Psychologie*, Jena, Gustav Fischer.

- BÜHLER K. (1932), «Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und Teile», in Kafka G. (ed.), *Bericht über den zwölften Kongress der deutschen Gesellschaft für Psychologie* (1931), Jena, Fischer, 95-122.
- BÜHLER K. (1933), «Die Axiomatik der Sprachwissenschaft», *Kant-Studien* 38, 19-90.
- BÜHLER K. (1969), *Die Axiomatik der Sprachwissenschaften*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann. [= Bühler, 1933]
- BÜHLER K. (1999[1934]), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Lucius & Lucius.
- BÜHLER K. (2000), *Die Krise der Psychologie*, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft.
- BÜHLER K. (2009), *Théorie du langage, la fonction représentationnelle*. Préface de Jacques Bouveresse. Présentation par Janette Friedrich. Traduction, notes et glossaire par Didier Samain, Marseille, Agone.
- DENIS M. (1778), *Einleitung in die Bücherkunde II. Literaturgeschichte*, Wien, Trattner.
- GARDINER A. H. (1989), *Langage & acte de langage. Aux sources de la pragmatique*, traduit et présenté par Catherine Douay, Lille, Presses Universitaires de Lille. [= Gardiner, 1932]
- GARDINER Sir A. (1932), *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press.
- Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft* I-VI (1973[1884-1889]), reprinted by John Benjamins B.V., Amsterdam.
- LAFITTE P. (2004[1944]), *Grammaire Basque (navarro-labourdin littéraire)*, Édition revue et corrigée, Bayonne, Elkarlanean.
- ROZWADOWSKI J. von (1904), *Wortbildung und Wortbedeutung. Eine Untersuchung ihrer Grundgesetze*, Heidelberg, Carl Winter.
- SAMAIN D. (2000), «Le langage et l'idiome : les partitions sur l'espace grammatical au vu de quelques pathologies», *Sémiotiques*, 18/19, *Incidences de l'impossible dans le langage*, 31-63.
- SAMAIN D. (2005), «L'objet de la science du langage», Deuxième dossier électronique d'*Histoire Épistémologie, Langage : Karl Bühler, Science du langage et Mémoire Européenne*.
- SAMAIN D. (2007a), «Deux conceptions traditionnelles du signe à l'épreuve de la traduction», *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, in Begioni L. & Muller C. (éds.), *Publications du Conseil Scientifique de l'Université de Lille* 3, 115-137.
- SAMAIN D. (2007b), «Stabilisation terminologique et transfert de notions entre psychologie et linguistique dans le premier tiers du 20^{ème} siècle», *Langages* 168, 53-65.
- SAMAIN D. (2011 [sous presse]), «Questions de langue ou histoire de choses. Observations sur la traduction et ses structures élémentaires», in Berner, C. &

- Milliaressi, T. (eds.), *La traduction, philosophie et tradition*, Presses du Septentrion.
- SAMAIN D. (à paraître), « Wegener, Gardiner, Bühler. Qu'appelle-t-on pragmatique ? ». *Actes du colloque international Anton Marty et Karl Bühler, philosophes du langage*, Genève, 10-11 septembre 2010.
- SÉRIOT P. & SAMAIN D. (éds.) (2008), *La structure de la proposition : histoire d'un métalangage*, *Cahiers de l'ILSL* 25.
- UEXKÜLL J.J. von (1921[1909]), *Umwelt und Innenwelt der Tiere*, 2. verm. u. verb. Aufl., Berlin, J. Springer.
- WEGENER P. (1885), *Untersuchungen auf die Grundfragen des Sprachlebens*, Halle, Max Niemeyer.
- WEGENER P. (1991), *Untersuchungen auf die Grundfragen des Sprachlebens*, newly edited with an introduction by Clemens Knobloch, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- WINKIN Y. (1981), *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.
- WÜSTER E. (1966[1931]), *Internationale Sprachnormung in der Technik. Besonders in der Elektrotechnik (Die nationale Sprachnormung und ihre Verallgemeinerung)*, Zweite ergänzte Auflage, Bonn, H. Bouvier & Co. Verlag.